

Giorgio Agamben, « Identité sans personne », *Nudités* [2009], Paris, Rivages Poche, Petite Bibliothèque Payot, 2012, pp. 72-75 :

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les techniques de la police vont connaître un développement inattendu, qui entraînera une transformation décisive du concept d'identité. Il ne s'agit plus de quelque chose qui concerne essentiellement la reconnaissance ou le prestige social de la personne, l'identité répond désormais à la nécessité d'assurer un autre type de reconnaissance, celui du récidiviste par l'agent de police. Il n'est pas facile pour nous, habitués depuis toujours à nous savoir inscrits avec la plus grande précision dans des registres et des fichiers ; on imaginera sans peine combien la vérification de l'identité personnelle devait être difficile dans une société qui ne connaissait ni la photographie ni les documents d'identité. Il reste que, dans la seconde moitié du XIXe siècle, cette question est devenue le problème principal de ceux qui se concevaient comme les « défenseurs de la société » face à l'apparition et à la diffusion de la figure de celui qui semble incarner l'obsession de la bourgeoisie de l'époque : le « délinquant chronique ». En France comme en Angleterre, on fit voter des lois qui établissaient la distinction la plus nette entre le premier crime, qui était puni par la prison, et la récidive, qui était punie en revanche par la déportation dans les colonies. La nécessité de pouvoir identifier avec certitude la personne arrêtée pour un délit devint alors une condition nécessaire pour faire fonctionner le système judiciaire.

C'est cette nécessité qui a poussé un obscur fonctionnaire de la préfecture de police de Paris, Alphonse Bertillon, à mettre au point, à la fin des années 1870, le système d'identification des délinquants fondé sur les mesures anthropométriques et sur la photographie signalétique, système qui allait devenir célèbre dans le monde entier comme *bertillonage*. Quiconque se trouvait pour quelque raison en garde à vue ou aux arrêts était immédiatement soumis à un ensemble de mesures de la boîte crânienne, des bras, des doigts de la main et des pieds, de l'oreille et du visage. Après quoi, le suspect était immédiatement photographié, de face comme de profil, et les deux photographies étaient collées sur la « carte Bertillon » qui reportait toutes les données de l'identification selon le système que son inventeur avait baptisé *portrait parlé*.

Pendant les mêmes années, un cousin de Darwin, Francis Galton, s'appuyant sur les travaux d'un fonctionnaire de l'administration coloniale anglaise, Henry Faulds, commençait à travailler à un système de classification des empreintes digitales qui devait permettre l'identification des criminels récidivistes sans la moindre erreur possible. Curieusement, Galton était un partisan convaincu de la méthode anthropométrico-photographique de Bertillon dont il essayait de faire avancer l'adoption par l'Angleterre ; mais il soutenait que le relevé des empreintes digitales était particulièrement adapté aux indigènes des colonies dont les traits physiques tendent à se confondre et à se ressembler pour un œil européen. Un autre milieu où ce procédé connut une application précoce fut la prostitution, parce qu'on retenait que les procédés anthropométriques impliquaient une proximité embarrassante avec les créatures de sexe féminin dont les longues chevelures rendaient en outre la mesure plus difficile. Ce sont sans doute des raisons de ce type, liées d'une certaine manière à des préjugés raciaux et sexuels, qui ont retardé l'application de la méthode de Galton à l'extérieur du milieu colonial, ou, aux Etats-Unis, des citoyens afro-américains ou d'origine orientale. Mais très vite, dès le premier quart du XXe siècle, le système se diffuse dans tous les Etats du monde et, à partir des années 1920, il tend à remplacer ou à accompagner le *bertillonage*. **Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'identité n'était plus fonction de la « personne » sociale et de sa reconnaissance, mais des données biologiques qui ne pouvaient entretenir aucun rapport avec cette dernière.** L'homme a enlevé ce masque qui avait permis pendant des siècles qu'on pût le reconnaître, pour confier son identité à quelque chose qui lui appartient de manière intime et exclusive, mais avec quoi il ne peut en aucun cas s'identifier. Ce ne sont plus les « autres », mes semblables, mes amis ou mes ennemis, qui garantissent ma reconnaissance, et pas davantage ma capacité éthique à ne pas coïncider avec le masque social que j'ai pourtant emprunté : **ce qui définit mon identité et permet de me reconnaître, ce sont désormais les arabesques insensés que mon pouce teinté d'encre a laissées sur une feuille dans un bureau de police.** À savoir, quelque chose

dont je ne sais absolument rien, avec quoi je ne peux absolument pas m'identifier, mais dont je ne peux pas davantage m'écarter : la vie nue, une donnée purement biologique.